

*Voichița Sasu*

IDÉOLOGIE AMOUREUSE  
DANS LE LYRISME FÉMININ FRANÇAIS DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

Les femmes-poètes ont eu un grand rôle et une grande influence dans le mouvement intellectuel et littéraire depuis les époques les plus reculées. E. de Bruyne attire notre attention sur un fait très important: „Dans les régions gallo-romaines se développa [...] une poésie latine et pré-romane de caractère populaire", „pratiquée par des poètes, des femmes instruites, des histrions"<sup>1</sup>. La preuve qu'apporte E. de Bruyne à l'appui de sa thèse c'est un capitulaire de 789 qui „défend aux femmes de composer des poèmes"<sup>2</sup>.

La littérature s'affirmera plus puissamment à partir du moment où elle revêtra la langue parlée. Elle s'imposera grâce aux cansos des troubadouresses, des trouvères (au nombre desquels se situe, et non aux derniers rangs, Marie de France), de Christine de Pisan, et, se donnant la main à travers les siècles (pour continuer cette tradition des femmes-poètes), de toute l'école lyonnaise (Louise Labé, Pernette du Guillet, Jeanne Gaillarde, les soeurs Scève, Clémence de Bourges, etc.) et de Marguerite de Navarre.

Vaugelas, au XVII<sup>e</sup> siècle, disait:

Les femmes d'une part et de l'autre Paris, ont eu sur nos progrès intellectuels et principalement sur ceux de notre idiome, l'influence la plus salutaire<sup>3</sup>.

Le nombre de femmes-auteurs est impressionnant et nous en rappellerons quelques-unes auxquelles nous ne nous arrêterons pas: Paris: Antoinette de Loynes et ses trois filles (Camille, Lucrèce, Diane), Jacqueline de Miremont, Anne de Lautier, Diane Symon, Artuse de Vernon, Catherine de Clermont (femme du duc de Retz), Anne Séguier

<sup>1</sup> E. de Bruyne, *Etudes d'esthétique médiévale*, t. I, p. 178 (éd. 1946).

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 179.

<sup>3</sup> L. Feugère, *Les femmes-poètes au XVI<sup>e</sup> siècle*. Didier, Paris 1860, p. 61.

Duprat-Lavergne, Henriette de Clèves (fille du duc de Nevers); le Mâconnais: Philiberte de Fleurs; le Poitou: Madeleine Chémeraut; l'Anjou: Esther de Beauvais; la Provence: la dame Desjardins; le Dauphiné: Marie Delahaye; le Languedoc: Marguerite de Cambis; le Bourbonnais: Marie de Brame; autres provinces: Anne Toulonne, Jeanne Flore, Elisène (ou Helisenne) de Crenne<sup>4</sup>.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, „ce qu'on est convenu d'appeler la poésie lyrique n'a connu qu'un grand thème: l'amour"<sup>5</sup>. Ayant à la base le néoplatonisme, cet amour se transforme, se purifie, s'élève, jusqu'à atteindre au sentiment idéal de la beauté parfaite. L'amour terrestre devient une étape pour accéder à l'amour spirituel, de l'amour de la créature à l'amour du Créateur. A l'expression purement spirituelle d'un amour parfait (Marguerite de Navarre) fait pendant l'expression hardie, passionnée d'un amour satisfait, comblé, et sans bornes (Louise Labé), amour plus près de la réalité d'une condition humaine. Pernette du Guillet l'explique sur un ton philosophique:

O miserable est la condition  
De nous, humains, laquelle est toujours prompte  
A inventer notre perdition<sup>6</sup>.

L'amour et la beauté forment le noyau de ce lyrisme du XVI<sup>e</sup> siècle, idéaliste dans son essence et où la femme, telle qu'elle est vue par l'homme, de suzeraine devient idole et l'expression du sentiment d'amour se dilue mais ne disparaît pas.

C'est à Rome que prend consistance la pensée de la purification de la vie et de la recherche du bonheur par le beau. Vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, on se tourne du côté de l'Italie. Les nombreuses guerres (1494, 1499—1500, 1501—1504, 1509, 1515—1516), appelées guerres d'Italie, l'afflux des Italiens en France — surtout à Lyon: soldats, diplomates, banquiers, évêques, professeurs (Vatelli, Lascaris, G. Bruno), artistes (Jean Bonté de Florence, dal Bene, etc.), écrivains (Luigi Alamanni) — les voyages des Français en Italie (Marot, Rabelais, du Bellay, Montaigne), ainsi qu'un développement du rationalisme qui s'oppose à la tradition de la foi (Pomponazzi)<sup>7</sup>, attestent l'échange culturel et spirituel entre les deux pays. François I<sup>er</sup> lit „des livres de chevalerie et des livres

<sup>4</sup> *Ibid.*, pages 61 et suivantes.

<sup>5</sup> V. L. Saulnier, *Etude sur P. du Guillet et ses rymes*, 1944, p. 57.

<sup>6</sup> P. du Guillet, *Rymes*, [dans:] *Poètes du XVI<sup>e</sup> siècle* (par. A. M. Schmidt), Pléiade, Paris 1953, p. 262.

<sup>7</sup> Cf. V. L. Saulnier, *La littérature française de la Renaissance*, PUF, 1957, p. 14—33.

érotiques de l'antiquité, et des fantaisies burlesques et dépravées de la moderne Italie"<sup>8</sup>.

Remarquable à cette époque de transition, l'image que San Bernardino da Siena donne de l'âme influencera beaucoup la pensée du XVI<sup>e</sup> siècle et consolidera cette tendance au suprême Bonheur, en s'appuyant sur quelques données essentielles prises à l'esprit chevaleresque et courtois<sup>9</sup>.

Cette permanence des „schèmes idéologiques" (du Moyen âge à la Renaissance) est remarquée par E. de Bruyne aussi:

Les poètes de la Renaissance sont moins longs, moins multiples, moins détaillés, moins 'grégoriens' et 'infinis' dans leur mélodie poétique que ceux du Moyen âge [tel n'était pas le cas des troubairitz, par exemple — n.n.], les schèmes idéologiques, toutefois, restent les mêmes et l'influence de la rhétorique traditionnelle est indéniable<sup>10</sup>.

C'est pourquoi nous ne pouvons parler (comme Saulnier) d'un „nouveau sentiment de la dignité féminine", ce sentiment existait déjà au moyen âge. Il n'y a qu'une différence de nuance (dans le contenu) entre suzeraine et idole. Ce sont les hommes, les poètes qui, aux deux époques, placent les femmes aussi haut que possible et en deviennent esclaves, vassaux ou adorateurs. Mais les femmes, les poétesses (qu'il s'agisse de Béatrice de Die, Marie de France ou Louise Labé) ont toujours manifesté le désir d'égalité devant la passion, d'épanchement libre, sans contrainte aucune. Le monde du Moyen âge ne peut plus être appelé (de nos jours) „étroit"<sup>11</sup>, il est plus éclairé, plus moderne et plus courageux que nous ne pouvons l'imaginer. La conception de l'amour de M. de Navarre (on accède à l'amour du Créateur par l'amour de la créature) causa, déjà en 1310, la mort sur le bûcher de Marguerite Porrette dont un chroniqueur dit seulement:

Elle enseignait que la créature, dont l'âme s'est anéantie dans l'amour de son créateur peut, sans aucun remords de conscience, accorder à la nature tout ce qu'elle désire<sup>12</sup>.

<sup>8</sup> G. Hanotaux, *Etudes historiques sur le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècles en France*, Hachette, 1886, p. 5.

<sup>9</sup> San Bernardino da Siena, *Pagine devote sull'amor coniugale*, Milano 1924, p. 14—15.

<sup>10</sup> De Bruyne, *op. cit.*, t. II, p. 191.

<sup>11</sup> Mariéjol, *La vie de M. de Valois*, Hachette, 1928, préface, p. V.

<sup>12</sup> Le fait historique se retrouve dans l'*Histoire littéraire de la France*, le XIV<sup>e</sup> s., par E. Renan, 1877, p. 70—74, et dans F. Rapp, *L'Eglise et la vie religieuse en Occident à la fin du Moyen âge*, p. 234.

L'esprit nouveau ne s'impose pas arbitrairement et ne trouve pas un champ désert. Symphorien Champier, l'un des imprimeurs les plus connus du XVI<sup>e</sup> siècle, travaille à obtenir une synthèse acceptable et heureuse du ficinisme et de l'enseignement éclairé des docteurs médiévaux<sup>13</sup>.

En 1514 paraissent les ouvrages de Nicolas de Cuse (1401—1464) (*De docta Ignorantia*, *De Deo abscondito*, *De Visione Dei*, *De concordantia catholica*, *De Ludo globi*, etc.), théologien, philosophe, naturaliste, astronome et mathématicien, que Lefèvre d'Étaples confie à G. Briçonnet directeur spirituel de M. de Navarre. Ces traités, hardis et curieux, témoignent du rôle que N. de Cuse (ou Cusanus) joue non seulement à son époque et au XVI<sup>e</sup> s., mais aussi plus tard lorsque de grands noms seront associés au sien.

Le platonisme de la Renaissance reposera sur la distinction nette de deux amours (l'un inspiré par le ciel et qui n'a pour but que le ciel, et l'autre, né de Jupiter dont le but est de satisfaire au besoin vital de procréation). Marsile Ficin (1433—1499) (traducteur de Platon) plaide en faveur de „l'amour-sagesse suprême”, de l'amour-vertu ennoblissante, de l'amour pour l'amour, en fin de compte. Il est surtout tourmenté par le problème de l'immortalité de l'âme et parvient assez imparfaitement à concilier le christianisme avec la pensée de Platon. M. Ficin affirme que l'univers est une harmonie pénétrée d'amour, que la contemplation de la Beauté est une contemplation de Dieu. Il montre beaucoup d'indulgence à l'égard des doctrines occultes venues de l'Orient<sup>14</sup> (cela pourrait en constituer une explication). À côté de lui, Pic de la Mirandole (1463—1494) interprète dans un sens largement spiritualiste les données essentielles de la foi (la Faculté condamne en 1488 dans son *Apologie* la tentative de concilier le dogme chrétien avec la philosophie antique, le même esprit ouvert à l'orientalisme); et Bembo (érasmien et platonicien) déclare que le vrai amour „est un amour désintéressé, inspiré par la femme à l'homme”<sup>15</sup>.

Pour les littérateurs et les gens du monde, le platonisme n'est qu'une mode, une attitude qu'il convient d'adopter du point de vue intellectuel (Bailly, *La vie littéraire sous la Renaissance*), attitude provoquée par le mouvement (à partir de 1540) en faveur des idées platoniciennes. On parle de la pénétration et de la diffusion du platonisme. Il conviendrait plutôt parler d'une redécouverte, non à travers la scolastique et la philosophie (en général) du Moyen âge, mais grâce aux traductions qui se multiplient. Ainsi: S. Champier écrit en 1508 (!) *Platonicae phi-*

<sup>13</sup> Cf. Schmidt, *op. cit.*, p. 178.

<sup>14</sup> A. Renaudet, *Humanisme et Renaissance*, Droz, Genève 1958, p. 58.

<sup>15</sup> M. de la Clavière, *Les femmes de la Renaissance*, Perrin 1898, p. 221.

*losophiae libri sex* (à côté des conceptions platoniciennes il y mêle des rêveries orphiques). En 1530 se créent les lecteurs royaux et le Collège royal (études grecques et latines), les éditions originales se multiplient. Bonaventure des Périers achève la première traduction française d'un dialogue de Platon. Les ouvrages de Marsile Ficin et surtout son *Commentaire du Banquet* aident à la propagation des études et idées platoniciennes<sup>16</sup>. A côté des philosophes et érudits (Dolet, Ramus, Louis le Roy), les poètes et les littérateurs jouent un grand rôle (Héroët, Sainte-Marthe, Pierre du Val, Maurice Scève).

Platon liait l'amour platonicien (non platonique) à la beauté. Mais la confusion naît lorsqu'on ne comprend pas le sens du mot beauté. Il ne s'agit pas chez Platon de beauté physique, mais d'„essence intellectuelle de la perfection incréée, l'idée même de toute excellence"<sup>17</sup>. Ne pas faire dépendre l'amour de la beauté physique, mais considérer qu'il est „l'attribut conféré par l'amant à l'objet de son choix d'amour"<sup>18</sup>. Et puis, Platon n'avait vu de beauté (comme toute l'antiquité d'ailleurs) que dans l'homme — prototype de l'espèce. De l'espèce à l'esprit il n'y avait plus qu'un pas à franchir. La seule véritable, selon lui, était la beauté intellectuelle. La glorification de la sexualité était donc étrangère au platonisme. La pratique du platonisme suppose par conséquent „chez les femmes l'art d'apprivoiser adroitement les hommes par un appât d'amour, sans se laisser mordre"<sup>19</sup>. Une définition plaisante, amusante, mais qui recouvre l'essentiel, car c'est plutôt la pratique du platonisme (que sa métaphysique) qui influence la littérature de la Renaissance. Mais il ne faut pas confondre cette pratique, cet art, avec la coquetterie. Cet art suppose „un dévouement suprême", „una charité spéciale", „l'immolation de l'égoïsme"<sup>20</sup>, dont Pernette nous offre un exemple. Le désir peut être bon ou mauvais; s'il ne s'accomplit pas ou s'il s'accomplit imparfaitement, le désir peut devenir un mal; s'il s'accomplit, il peut se transformer en un bien.

Ce désir fait donc naître l'amour, Eros qui est l'aspiration à l'accomplissement, à l'idéal<sup>21</sup>; la tentation de Platon est celle de l'oubli de ce monde pour un autre (l'au-delà); car ce monde ne se „tient" pas très bien<sup>22</sup>. Mais l'amitié est un fait. Il faut toujours revenir au réel, à la réalité. Bonaventure des Périers, valet de chambre de M. de Na-

<sup>16</sup> Cf. A. Lefranc, *Grands Ecrivains Français de la Renaissance*, Champion 1914, p. 64, 69—70, 75, 81—82, 127.

<sup>17</sup> D. de Rougemont, *L'Amour et l'Occident*, UGE, 1939, p. 60.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>19</sup> De la Clavière, *op. cit.*, p. 242—243.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 252.

<sup>21</sup> Cf. Platon, *Lysis*, ELU, București 1969, p. 38, 26, 24.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 38, 26, 24.

varre, qui traduit *Lysis*, estime „qu'aucune oeuvre de Platon n'indique (comme celle-ci le fait) avec plus de charme, avec plus d'humanité [...] le passage fatal de l'amour terrestre au divin amour"<sup>23</sup> qui constitue l'essentiel de la doctrine platonicienne. Donc, „il faut, dans l'amour, ne pas rechercher autre chose que l'amour: il reste à lui-même son objet et sa fin immuable, puisqu'il constitue une essence, et par suite ne laisse pas à notre coeur la possibilité de changer"<sup>24</sup>.

Le dramatisme du platonisme est évident dans cette insinuation du doute quant aux possibilités de la raison humaine qu'éprouve Socrate (aussi loin que puisse porter la raison, elle peut s'anéantir au moindre doute).

Si Louise Labé est étrangère au platonisme, Pernelle du Guillet s'en ressent en quelque sorte. Quelques idées de *Lysis* trouvent écho dans la théorie amoureuse de Pernelle:

Toute personne assés Jeune, et moins docte  
 Qu'il ne faudroit pour se experimenter,  
 Par une mode et ignorante, et sotté  
 Vouldra tousjours son pareil frequenter;  
 Mais un cueur haut taschera de hanter  
 où il verra sa perfection pleine.  
 A celle fin, que, pour se contenter,  
 Tout bien luy soit usure de sa peine<sup>25</sup>.

Retenons l'entente parfaite de deux âmes pareillement nobles, la recherche de la „perfection pleine" ayant pour but le contentement (idée chère à Pernelle, contentement qui remplace l'amour) obtenu au terme de la souffrance („contente suis de son contentement"). L'amour que chante Pernelle n'est pourtant pas platonique mais humaniste, car l'amour platonique a pour but et s'achève dans le créateur, tandis que l'amour humaniste „ne dépasse pas l'assurance d'une vie immortelle"<sup>26</sup>.

Catherine des Roches (originaire de Poitiers) est influencé par le platonisme qui répond à son désir et à son attitude chastes (cf. Diller, *Les Dames des Roches*, Droz, 1936). Son oeuvre (le dialogue de Sincero et Charite) expose les doctrines platoniciennes.

Marguerite de Navarre connaît Platon tout d'abord par l'intermédiaire de ses précepteurs: Robert Hurault, Briçonnet (N. de Cuse surtout) et ensuite par les commentateurs d'Alexandrie ou de Florence (Ficin surtout). Elle connaît Sainte Catherine de Sienne et son *Libro della di-*

<sup>23</sup> Schmidt, *op. cit.*, p. 28.

<sup>24</sup> A. Bailly, *La vie littéraire sous la Renaissance*, Tallandier, 1952, p. 70.

<sup>25</sup> Du Guillet, *Rymes*, [dans:] *Poètes du XVI<sup>e</sup>...*, p. 256.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 70.

*vina dottrina*, qui a sur elle plus grande influence que n'a Sainte Thérèse. Elle retient ce qu'il y a „du plus mauvais pétrarquisme"<sup>27</sup>, elle lit et retient les strambottistes italiens (Cariteo, Tebaldeo, Serafino dall'Aquila — précieux, conventionnels). Elle lit également il *Cortegiano* de Baldassare Castiglione, admire Bembo surtout dans la description de l'amour qui, „de degré en degré, s'élève à la contemplation de l'Idée divine". Dans la plupart de ses oeuvres (*Petit-Oeuvre*, *Miroir de l'âme pécheresse*, *Oraison de l'âme fidèle*) elle dit sa détresse, son espoir et sa foi dans le Rédempteur, son abandon à la grâce divine (Dieu qu'elle oppose au néant de la créature):

Il ne suffit de croire seulement  
 Que de tout bien estes commencement,  
 Moyen et fin, en tous temps immuable,  
 Puissant, bon, beau, sapient, véritable.  
 Car tous les noms que nostre entendement  
 Vous peult donner en chose vraysemblable,  
 Cela n'est rien, veu qu'indiciblement  
 Estes celuy qui Estes, vrayment,  
 Dont à nous est le sçavoir importable<sup>28</sup>.

Elle semble accorder en quelque mesure la doctrine réformée du salut avec les souvenirs de la piété médiévale<sup>29</sup>.

Elle aime en Platon la défaite du génie hellénique, païen. L'explication consiste peut-être dans l'attraction exercée sur elle par la Bible et par la spiritualité chrétienne. Et après, elle est, plutôt que platonicienne, adepte de la Réforme.

La détérioration du platonisme ne tarde pas à se faire connaître.

Il faudrait reconnaître le vide d'un platonisme littéraire qui, de tout Platon, n'a retenu que trois pages du *Banquet*: dénoncer la noblesse factice d'un idéalisme de convention qui divertit sans l'améliorer une société raffinée, mais brutale et sensuelle [Louise Labé, Ronsard — n.n.]. Ce pétrarquisme platonisant a rendu plus d'une fois Marguerite illisible<sup>30</sup>.

Marguerite laisse ses personnages vanter „plutôt le fidèle amour, vertu chevaleresque mieux que platonicienne"<sup>31</sup>.

En effet, *Le Courtisan* est traduit en français en 1537; suivant Cas-

<sup>27</sup> Renaudet, *op. cit.*, p. 221.

<sup>28</sup> A. Lefranc, *M. de Navarre et le platonisme de la Renaissance*, 1899, p. 22.

<sup>29</sup> Renaudet, *op. cit.*, p. 221.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>31</sup> A. M. Schmidt, *Etudes sur le XVI<sup>e</sup> siècle*, A. Michel, 1967, p. 19.

tiglione, la femme doit s'occuper de lettres, de musique, de peinture, danser, aimer<sup>32</sup>. En reprenant les thèmes néo-platoniciens, l'auteur y ajoute des thèmes pétrarquistes.

La survivance d'une tradition courtoise de l'amour pur, de la noblesse d'idéal, du goût de l'élégance et de la beauté, de la résignation à ne rien obtenir, jusque dans les créations lyriques des femmes-poètes de la Renaissance est évidente. Ainsi, l'idée de continence est vantée (presque outre mesure) par Pernelle du Guillet:

Si le servir merite recompense,  
Et recompense est la fin du désir,  
Tousjours vouldrois servir plus qu'on ne pense,  
Pour non venir au bout de mon plaisir<sup>33</sup>.

L'autre idée essentielle (l'amour — principe de toute perfection morale) est aussi à la base de l'idéologie amoureuse (non seulement du Moyen âge mais de la Renaissance aussi). „Amour est ma victoire. Mon honneur et ma gloire”<sup>34</sup>, dit Marguerite de Navarre. Ou Pernelle, repoussant les demandes pressantes de Scève:

Point ne se fault sur amour excuser,  
Comme croyant qu'il ait forme et substance  
Pour nous pouvoir contraindre et amuser,  
Voire forcer à son obeissance:  
Mais accuser notre folle plaisance<sup>35</sup>.

Les femmes-poètes sont plus égales dans l'expression de ce sentiment (qu'un Ronsard ou un Du Bellay), sans retours ni faux bonds et en cela plus près de la conception amoureuse de l'amour courtois.

Comme les troubadours (et comme Platon), Marguerite de Navarre opère une distinction nette entre l'amour bon et l'amour mauvais (suivant l'usage que l'on fait de l'amour qui par son essence est toujours bon). L'amour mauvais est celui des hommes qui aiment charnellement. Marguerite compte accéder à l'amour du Créateur par l'amour de la créature. Elle réclame donc la sublimation de l'Eros. L'amour pour elle est un moyen d'accéder au divin, il se dépersonnalise.

La reine a réussi à s'élever à une idée relativement claire de l'identité en Dieu de la perfection et d'amour<sup>36</sup>.

<sup>32</sup> De la Clavière, *op. cit.*, p. 356.

<sup>33</sup> Dans: *Poètes du XVI<sup>e</sup>...*, p. 234.

<sup>34</sup> M. de Navarre, *Chansons spirituelles*, Droz, Paris 1971, p. 99.

<sup>35</sup> Dans: *Poètes du XVI<sup>e</sup>...*, p. 250.

<sup>36</sup> Lefranc, *M. de Navarre et le platonisme...*, p. 225.

O, bergere, ma mye,  
 Je ne vis que d'amours;  
 Vray amour est ma vie,  
 Qui d'aymer me convie<sup>37</sup>.

Ce „vray amour", qui constitue sa „force", sa „passience" sa „foy", son „espoir", son „secours", est surtout son „repos de conscience". Il ne s'agit pas là de mots vains, de paroles semées aux quatre vents, mais de l'essence de toute une vie (et non d'une littérature). Si nous pouvons dire avec Bailly que pour les autres poètes de la Renaissance „le platonisme était tout simplement et surtout l'attitude intellectuelle qu'il convenait d'apopter si l'on voulait faire preuve d'élégance et de distinction d'esprit", nous devons accorder à Marguerite de Navarre, à Pernette du Guillet et même à Louise Labé (qui en est l'éclatante exception) la sincérité, la spontanéité, l'ardeur, l'élan qui les distinguent. C'est grâce à ces femmes-poètes du XVI<sup>e</sup> siècle, plus qu'aux poètes, que nous assistons à l'avènement de la littérature personnelle.

Loi fondamentale de l'amour, la discrétion, est illustrée par les femmes-poètes du XVI<sup>e</sup> siècle, plus proches, par cela, des troubadours que les trobairitz mêmes. Catherine des Roches se sert du senhal: elle se nomme Charite et elle nomme son bien-aimé Sincero. Nicole Estienne accepte le nom d'Olympe sous lequel la chante Jacques Grévin. Les vertues que les poétesses du XVI<sup>e</sup> siècle louent dans leurs bien-aimés sont presque les mêmes qu'on loue au Moyen âge:

Tel est l'amy si aimable...  
 Toute beauté, sens, noblesse,  
 Douceur, largesse et honneur,  
 Amour, force et hardiesse,  
 Sont logées dans son coeur<sup>38</sup>.

Pernette du Guillet use elle aussi du senhal pour nommer Maurice Scève:

Puis qu'il t'a pleu de me faire cognoistre,  
 Et par ta main le VICE\* A SE MUER,...  
 Puis que desir de me transmuier as  
 De noire en blanche et par si hault service  
 En mon erreur CE VICE\* MUERAS<sup>39</sup>.

<sup>37</sup> M. de Navarre, *op. cit.*, p. 99.

<sup>38</sup> Dans: *Les Dernières poésies de M. de Navarre*, Colin, 1896, p. 329.

<sup>39</sup> Dans: *Poètes du XVI<sup>e</sup>...*, p. 230.

et vante ses vertus:

Ton eloquence avecques ta faconde,  
Et hault sçavoir, auquel tu es appris,  
Démonstre assez le bien en toy compris...<sup>40</sup>

Pour Pernelle, essentiel est le „hault sçavoir”, qualité qui marque l'évolution vers la spiritualité de toute la poésie du XVI<sup>e</sup> siècle.

On ne peut nullement nier la survivance, pendant la Renaissance, des thèmes de la courtoisie: l'exemple d'un sonnet de Madeleine de l'Aubespine (célébrée par Ronsard qui ne contestait pas son talent) vient confirmer cette idée attestée par M. Raymond aussi:

Resvant ces boys, je voy s'entrebaiser  
Deux tourtres qu'à l'amour l'Amour mesme convie...

Ha, puissé-je mourir si je ne vouldrois estre  
Avec vous, chers oyseaux, tourterelle champestre  
Pourveu, comme vous, j'eusse aussu ma moictié<sup>41</sup>.

Les thèmes de l'oiseau, du baiser d'amour, „source infinie” de „suaves douceurs”, de l'égalité dans l'amour nous rappellent la lyrique médiévale. Mais plus que n'importe quelle poétesse médiévale Madeleine a l'idée de la nécessité de la liberté.

Fille du XVI<sup>e</sup> siècle, amie de Ronsard, elle ne peut pas ignorer le précepte antique d'Horace, le „carpe diem” que Ronsard illustre d'une manière si éclatante, cette jouissance d'une vie présente et de l'amour:

Berger: Resveillez vous, belle Catin,  
Et allons cueillir ce matin  
La rose que, pour mon amour,  
Vous me promistes l'autre jours.  
Vive l'amour, vive ses feux,  
C'est mourir de vivre sans eux.  
Catin: Ha! vrayment je vous ayme bien  
Mais pourtant je n'en feray rien,  
Car l'on dit que, cueillant la fleur,  
Le rosier pert grace et faveur  
Vive l'amour...<sup>42</sup>

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>41</sup> Dans: M. Raymond, *L'influence de Ronsard sur la poésie française*, livre III, Champion, 1927, p. 157—158.

<sup>42</sup> Dans: *Les Chansons de Callianthe*, Pichon, 1926, p. 64—65.

Remarquons dans la réponse de Catin la même appréhension qui apparaît dans les chansons des troubadours: le désir satisfait tue l'amour; une fois le mystère éclairci, la femme perd sa „grace", sa „faveur", son pouvoir, sa place sur le socle.

Madeleine chante, comme Louise Labé, mais avec beaucoup plus de pudeur, de retenue, de réticences, l'amour charnel:

Toutefois (s'il lui plaist) l'accord je vous presente  
 Qui nous rendra tous deux contans à mon advis:  
 Je serviray les jours, vous servirez les nuicts.  
 Ha, vous ne voulez pas? Eh bien, j'en suis contente<sup>43</sup>.

Marguerite de Valois, sous l'inspiration de la douleur, chante la mort de son amant:

Si je cesse d'aimer, qu'on cesse de prétendre:  
 Je ne veux désormais être prise, ni prendre,  
 Et consens que le ciel puisse éteindre mes feux;  
 Car rien n'est digne d'eux<sup>44</sup>.

L'éducation virile dont bénéficie Louise Labé explique en quelque sorte le rôle d'exception qu'elle joue, l'audace dans l'expression de la passion la plus puissante et la plus dévorante, le manque de pudeur de ses cris d'amour. Elle n'hésite point à étaler son coeur en pleine lumière; elle aime et elle avoue que son âme est en proie à des tourments sans fin; elle chante le désir sensuel à une époque où est à la mode l'amour pur pour un être céleste qu'on n'ose même pas toucher. Louise Labé a un seul désir: la présence de son bien-aimé qui remplisse de la lumière de ses beaux yeux bruns les „noires nuits" lasses d'attente:

O beaux yeux bruns, ô regards destournez,  
 O chaus soupirs, ô larmes espandues,  
 O noires nuits vainement atendues,  
 O jours luisans vainement retournez...<sup>45</sup>

Le cri de victoire que jette l'Amour (sonnet XIII) ne peut ne pas nous émouvoir. Louise languit de se voir entre les bras de son bien-aimé, de l'entendre prononcer le voeu de sa vie: l'amour éternel; elle languit d'une étreinte douce, forte et infinie:

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 64—65.

<sup>44</sup> Dans: Feugère, *op. cit.*, p. 91—92.

<sup>45</sup> Dans: G. Guillot, *Louise Labé*, Seghers, 1962, p. 125.

Oh, si j'estois en ce beau sein ravie  
 De celui là pour lequel vois mourant:  
 Si avec lui vivre le demeurant  
 De mes cours jours ne m'empeschoit envie:

Si m'accolant me disoit, chere amie,  
 Contentons nous l'un l'autre, s'asseurant  
 Que jà tempeste, Euripe, ne Courant  
 Ne nous pourra disjoindre en notre vie:

Si de mes bras le tenant acollé,  
 Comme du Lierre est l'arbre encerclé  
 La mort venoit, de mon aise envieuse...<sup>46</sup>

Où va nous mener cette suite bien accordée, bien synchronisée? Elle retarde, elle recule la réponse. Elle nous retient à bout de respiration et de patience et dévoile brusquement la réponse au dernier vers du sonnet, qui a, ainsi, l'éclat d'une voix, l'éclat d'une pierre précieuse à force d'être polie, l'éclat des beautés du temps jadis:

Lors que souef plus il me baiseroit,  
 Et mon esprit sur ses levres fueroit,  
 Bien je mourrois, plus que vivante, heureuse<sup>47</sup>.

La nature de l'amour qu'elle ressent (pour Olivier de Magny, amant infidèle) est définie avec précision et franchise, sans feintise ni fausse pudeur:

Mais quand mes yeus je sentiray tarir,  
 Ma voix cassee, et ma main impuissante,  
 Et mon esprit en ce mortel séjour,  
 Ne pouvant plus montrer signe d'amante:  
 Prieray la mort noircir mon plus cler jour<sup>48</sup>.

Elle ose avouer qu'elle céderait à la passion, qu'elle offrirait son corps aux caresses et aux baisers, qu'elle donnerait à son amant „ce qu'estimois le mieus”<sup>49</sup>.

Baise m'encor, rebaise moy et baise:  
 Donne m'en un de tes plus savoureux,  
 Donne m'en un de tes plus amoureux,

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>47</sup> Guillot, *op. cit.*, p. 133.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 135.

Je t'en rendray quatre plus chaus que braise.

Las, te plains tu? ça que ce mal j'apaise  
En t'en donnant dix autres doucereus.

Ainsi meslans nos baisers tant heureux  
Jouissons nous l'un de l'autre à notre aise.

(sonnet XVIII)<sup>50</sup>

Dames Lyonnaises, ne la condamnez pas. Suivez plutôt son „carpe diem" (voir la I<sup>ère</sup> *Elégie*). Elle n'y prend pas pour symbole la rose (élément obsessif de la lyrique de la Renaissance) mais le spectre de la vieillesse qu'elle brandit devant les prudes.

En dépit des variations que les circonstances lui ont imposées, l'Érotique provençale est sans doute le système le plus efficace qui ait jamais été imaginé pour réduire l'instinct sexuel tout en l'exaltant, et pour permettre ainsi à l'amour de se dépasser selon sa propre loi, de se purifier en s'approfondissant<sup>51</sup>.

Ce phénomène a fait naître cette nouvelle sensibilité du XVI<sup>e</sup> siècle, la notion presque obsessive du phénomène érotique. La fin'amors déjà, est prête à se libérer des données charnelles<sup>52</sup> et à s'élever vers une spiritualité de plus en plus complète. Au Moyen âge l'union charnelle était précédée de l'union des âmes (A. le Chapelain admet le plaisir mais sans excès). Au XVI<sup>e</sup> siècle l'union charnelle précède l'union des âmes (Louise Labé, M. de Navarre) ou est abolie (Pernette). Car, sur le plan terrestre, l'homme est forcément lié à son corps, au sensible, aux besoins qui en découlent. Pour s'élever du plan sensible au plan intelligible, selon Platon, il a besoin d'un intermédiaire qui est l'Amour. On s'élève du même coup du temporel à l'intemporel, de la créature au Créateur. La vertu pure et l'instinct brut se trouvent de la sorte en présence. La valeur n'est plus une conséquence naturelle de l'amour<sup>53</sup>, elle échappe à l'ordre de la nature.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, la distinction est nette entre les deux courants: amour charnel et amour spirituel. Distinction reconnue, éprouvée, imposant le choix:

Amour est un enfant, ce disent les Poètes,  
Qui a les yeux sillés par un obscur bandeau:  
C'est un cruel serpent, un devorant flambeau,  
Qui brusle les humains par les flammes secrettes:

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 144.

<sup>51</sup> R. Nelli, *L'Érotique des Troubadours*, Privat, Toulouse 1963, p. 12.

<sup>52</sup> G. Cohen, *La grande clarté du Moyen âge*, Gallimard, 1967, p. 93.

<sup>53</sup> Cf. Nelli, *op. cit.*, p. 267.

Dardant a tous propos des mortelles sagettes.  
 Il donne en nous flattant la mort et le tombeau,  
 Il vole dans nos cœurs tout aussi qu'un oyseau,  
 C'est un foudre tonnant, racine de tempestes.  
 Chassons donc vistement cest aveugle estranger  
 Avant que dans nos cœurs il se puisse loger,  
 Cherchons cest autre amour qui fait la vertu suivre,

Qui est chaste et parfaict, modeste et gracieux,  
 Dardant ces traiz dorez de la voute des cieux,  
 Non pour nous massacrer, mais pour nous faire vivre.

(sonnet XIX)<sup>54</sup>

Pour ces „tristes dilettantes de l'amour, forcément pures, tant la passion brutale leur semble l'antipode et presque la négation de la passion vraie cet amour „chaste", „parfait", „modeste", „gracieux", qui aide à vivre et n'est pas cause de tourment est préférable à la passion qui dévore et qui tue<sup>55</sup>. Elles, les femmes-poètes du XVI<sup>e</sup> siècle, prêtent leurs âmes au genre humain, sans peine, presque heureuses. Elles ne s'appartiennent plus et c'est en cette qualité que Maurice Scève déifie et chante Pernette<sup>56</sup>.

L'amour de Pernette, intellectuel et savant, parfois vaguement sentimental ou même sensuel, n'est pas un amour platonicien. Pernette joue le rôle que la dame hautaine jouait au Moyen âge: belle, parfaite, hautaine, vertueuse, voire chaste. Son amoureux est heureux de l'aimer, malheureux de ne la mériter ni l'obtenir et par cela même plein d'espoirs et désespéré à la fois<sup>57</sup>. Son amour est un „mélange de réflexion sévère et d'enthousiasme ardent et jeune"<sup>58</sup>: l'appel charnel a été étouffé par une science sensible et supérieure. Pernette et M. Scève ne méprisent pourtant pas Louise Labé ni ses vers. En bons humanistes, ils se penchent avec curiosité et sympathie sur l'impétuosité et l'impudeur de ceux-ci. Ce caractère „sérieux et spiritualiste de l'amour"<sup>59</sup>, tel que le conçoit et l'exprime toute l'École Lyonnaise (exception accordée à L. Labé), est dû surtout à ce double rattachement Platon — Pétrarque. A l'exemple surtout de celui-ci, les poétesses lyonnaises prennent l'amour pour une fusion des âmes dans la Divinité, dont le privilège est l'affranchissement des sens. C'est cet amour qu'on se plaît à exalter.

<sup>54</sup> G. de Coignard, *Oeuvres chrétiennes*, Mâcon, Protat frères, 1900, p. 29.

<sup>55</sup> De la Clavière, *op. cit.*, p. 255.

<sup>56</sup> P. du Guillet, *Anthologie des Poètes Français* (Dumas), Delagrave 1935.

<sup>57</sup> Cf. Saulnier, *La littérature française...*, p. 65.

<sup>58</sup> Saulnier, *Etude sur Pernette...*, p. 74.

<sup>59</sup> Bailly, *op. cit.*, p. 235.

Je te promis au soir, que pour ce jour  
 Je m'en irois a ton instance grande  
 Faire chés toy quelque peu de sejour:  
 Mais je ne puis [...] parquoy me recommande,  
 Te promectant m'acquicter pour l'amande,  
 Non d'un seul jour, mais de toute ma vie<sup>60</sup>.

La poésie de Pernelle retrace ce moment de son existence où M. Scève, plus amoureux que jamais, redouble ses prières et la presse de lui céder. Mais la vertueuse Pernelle ne peut pas sombrer à sa „grande instance” et essaie de le convaincre qu'au lieu de tout perdre en un jour il acquiert son amour qui durera ce que vie durera. Elle est désormais „prise” de la „vraye amour” qui lui procure le „doux amer” pour la „guerir du mal d'aymer”<sup>61</sup>.

Cette nouvelle sensibilité est illustrée par Catherine des Roches. Adeptes de l'égalité devant la passion, elle répond à la fidélité par la fidélité et à la trahison par la trahison. Elle n'admet pas les demi-mesures, elle veut qu'on l'aime d'un amour total:

Si vous m'estes constant, je vous seray constante,  
 Si vous voulez changer, et bien j'en suis contente,  
 Cherchez une autre amie et moy un autre amy:  
 Cherchez une maistresse honneste, aymable et belle,  
 Et moy un serviteur sage, accort et fidelle:  
 Car je ne veux jamais que l'on m'ayme à demy<sup>62</sup>.

Il fallait donner un style à l'amour, comme dit Huizinga, il fallait l'élever à la hauteur d'un rite. C'était la violence débordante de la passion qui l'exigeait.

Nous rencontrons le mot „passion” (chez Pernelle, par exemple: „Mais puis qu'occasion/ Nous a esté donnée,/ Que notre passion/ Soit à eulx adonnée:/ Amour nous vengera,/ Quand foy les renera”<sup>63</sup>), mais il ne recouvre le sens, et ne circonscrit le même „sentement” que ceux qu'on trouve dans les poésies d'une Béatrice de Die ou d'une Louise Labé qui seule, au XVI<sup>e</sup> siècle ose pousser des cris de passion; seule, elle ose se montrer elle-même et nous faire des aveux brûlants:

Et quand je suis quasi toute cassee,  
 Et que me suis mise en mon lit lassee.

<sup>60</sup> Dans: *Poètes du XVI<sup>e</sup>...*, p. 233—234.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 237.

<sup>62</sup> Dans: *Oeuvres des Dames des Roches*, Abel L'Angelier, 1579, p. 110—111.

<sup>63</sup> Dans: *Poètes du XVI<sup>e</sup>...*, p. 241.

Crier me faut mon mal toute la nuit.

(sonnet V)<sup>64</sup>

Il lui faut encore crier son mal pour décharger le cœur qui est trop lourd et pour abuser la nuit qui est immense. Pour elle, le jour ne viendra pas pour dissiper une image qui la torture mais pour apporter de nouveaux „soucis". Elle sait qu'elle obtiendra difficilement le pardon des dames lyonnaises: on pardonne plus vite les péchés que les passions amoureuses. Les péchés abaissent les hommes, les passions amoureuses les élèvent. On aime plus volontiers ce qu'on peut plaindre que ce qu'on doit envier.

Les femmes du XVI<sup>e</sup> siècle sont retombées à l'obéissance, oubliant la liberté et l'égalité que leurs soeurs du Moyen âge avaient conquises et leur avaient léguées. Seule Louise Labé s'en souvient et ne fait que s'attirer le „blasme" des „vartueuses" dames lyonnaises!

Entre les amants doit s'établir une communion spirituelle qui déteste et chasse les vices de l'amour terrestre, amour que Pernette désigne par des noms doubles (à cause de l'ambiguïté qu'elle lui prête): un doux amer, un doux desplaisir, un heur et malheur, un doux languir, un bien du mal, un grand mal et en même temps un grand bien (chansons III, VIII; épigrammes XIII, XVIII, XLVII) et qu'elle institue porteur de souffrance, de peine, de douleur. Le terme qu'elle emploie pour désigner son „vrai" amour est un terme pris dans Ebreo („Contentamento o vero satisfatione del necessario"); le contentement mutuel:

...de mon Jour tant me contente,  
Que je n'en espere autre attente  
Que celle de ce doux amer  
Pour me guerir du mal d'aymer<sup>65</sup>.

L'esprit de sacrifice, caractéristique de toute âme de femme qui aime, se manifeste chez elle d'une manière plus moderne (mais l'essence en reste la même). Son bonheur consiste dans le bonheur de son ami: „Luy content, je demeure contente". „Contente suis de son contentement" (épigrammes IX et XV)<sup>66</sup>.

Voilà maintenant la définition même de l'amour-amitié, tel que Pernette l'éprouve:

Mais l'amitié, que les Dieux m'ont donnée,

<sup>64</sup> Guillot, *op. cit.*, p. 127.

<sup>65</sup> Saulnier, *Etude sur Pernette...*, p. 63.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 63.

Est à l'honneur toute tant adonnée  
 Que le moins seur de mon affection  
 Est assuré de toute infection  
 Du Faux Semblant, Danger, et Changement<sup>67</sup>.

Comment ne pas lui accorder l'appellatif de „moyenâgeuse", puisque non seulement elle continue la meilleure tradition des troubadours (dédaignée par les trobairitz) mais encore elle se sert des allégories chères au moyen âge.

Marguerite de Navarre, en personnifiant l'Amour, le prie de lui donner le même „contentement":

Puisqu'Amour est le Dieu qui fait aymer,  
 Je le requiers, si au commencement  
 M'a esté doux, qu'il ne me soit amer,  
 Quant il me doit donner contentement<sup>68</sup>.

Il faut que le XVI<sup>e</sup> siècle arrive pour que l'amour-virtu instaure ses „douloureuses" délices et assure „le difficile bonheur des individus et des couples"<sup>69</sup>. Marguerite de Navarre adopte cet aspect de la théorie platonicienne sur l'amour qui le présente comme ressort moral, fondement de belles actions et source de hautes pensées;

J'ay longuement senty dedens mon coeur  
 L'amour qu'a vous j'ay porté si très forte,  
 Si très honneste et tant pleyne d'honneur...<sup>70</sup>

Le langage érotique même devient innocent et l'on fait profession d'aimer et honorer celui auquel l'on est liée par un „doux lien d'amour". Catherine des Roches tient une véritable leçon morale à son amant:

Pour vous retirer donc de l'école du vice,  
 Je voudroy ressembler une sage Melice  
 Et vous pouvoir conduire en plus heureux sentier.  
 Pour les fautes d'un serf on s'en prend à son maistre.  
 Et si vous estes mien, ou désirez de l'estre,  
 Soyez donc, Sincero, en moeurs pur et entier<sup>71</sup>.

<sup>67</sup> Dans: *Poètes du XV<sup>e</sup>...*, p. 241—242.

<sup>68</sup> *Les Dernières poésies...*, p. 378.

<sup>69</sup> *Histoire des littératures*, t. III, Gallimard, 1956—1958, p. 202—203.

<sup>70</sup> *Les Dernières poésies...*, p. 368—369.

<sup>71</sup> *Oeuvres des Dames des Roches...*, p. 108—109.

Le dernier tercet est tout à fait médiéval. Dépassant les limites dans lesquelles le circonscrit la morale, Sincero — „le serf” — désobéissant à son „maître” — la sage Charite — risque d'attirer sur celle-ci le blâme. Charite décide alors de la vie (et de la conduite) de son humble serviteur. Sincero doit devenir „en moeurs pur et entier”.

L'amour lyonnais (tel que le présente Symphorien Champier) ne vise pas à „restreindre dangereusement le rôle de la chair” mais à „épurer peu à peu, par degrés, le commerce habituel de l'homme et de la femme, sans prétendre jamais l'abolir totalement en l'anéantisant dans une contemplation suspecte”<sup>72</sup>. C'est ce qui a permis la coexistence, dans une entente parfaite, de l'amour pur, sublime (Pernette du Guillet), et de l'amour jouissant des richesses que la Providence a assignées à l'homme (L. Labé).

L'amour, l'amitié désignent des rapports essentiels de l'existence et sont donc atemporels (cf. Curtius). Les femmes-poètes n'associent pas l'amour à l'impression du temps qui fuit (en général, car les exceptions existent: Louise Labé, Madeleine de l'Aubespine). Elles considèrent l'amour infini, immortel (Marguerite de Navarre: „Asseuré est que telle affection/ N'a par le temps nulle mutation”<sup>73</sup>) et le temps inexistant (Pernette du Guillet). La vie de Pernette commence avec l'amour et cet amour ne finira jamais:

C'est une ardeur d'autant plus violente  
Qu'elle ne peut par mort ni temps périr,  
Car la vertu est d'une action lente,  
Qui tant plus va, plus vient à se nourrir<sup>74</sup>.

Tout vit par l'amour. Le premier effet de l'amour c'est l'exaltation qui saisit l'amoureux et le désir de belles actions et d'aventures qu'il éprouve.

La femme se laisse tromper par l'homme qui la prend dans ses rets et qui, une fois le mariage célébré, se montre sous son vrai jour. Plus encore qu'au Moyen âge (peut-être en même progression que le développement du christianisme) la femme doit se soumettre à son maître.

S'elle en espouze un riche, il faut qu'elle s'attende  
D'obéir à l'instant à tout ce qu'il commande,  
Sans oser s'enquerir pour quoy c'est qu'il le fait.

<sup>72</sup> Schmidt, *Etudes sur le XVI<sup>e</sup>...*, p. 179.

<sup>73</sup> *Épître adressée à Mme...*, [dans:] Lefranc, *M. de Navarre et le platonisme...* p. 212—213.

<sup>74</sup> Du Guillet, *Anthologie des Poètes...*, IV.

Il veut faire le grand, et, superbe, desdaigne  
 Celle qu'il a choisie pour espouze et compaigne,  
 En faisant moins de cas que d'un simple valet<sup>75</sup>;

ou encore:

Il faut soudain que nous changions l'office  
 Qui nous pouvoit quelque peu façonner  
 Où les marys ne nous feront sonner  
 Que l'obeir, le soing<sup>76</sup> et l'avarice.

Les plus beaux jours de nos vertes annees,  
 Semblent les fleurs d'un printems gracieux,  
 Pressé d'orage, et de vent pluvieux,  
 Qui vont borner les courses terminees...<sup>76</sup>

Si elle se laisse tromper, c'est parce quelle voit l'homme en tant que „régisseur de ce monde", pourvu d'une intelligence plus puissante que la matière, en sorte que l'homme se trouve ici-bas comme l'ambassadeur de la vie et le type de la beauté. Il ne peut être vivement remué que par la passion. „La vérité, le bien, la beauté"<sup>77</sup> deviennent des constantes de l'érotique de la Renaissance. A cette époque (plus qu'au Moyen âge où elle était l'égale de l'homme dans l'amour), la femme choisit l'amant platonique auquel elle donne son coeur contre le mari auquel appartient son corps:

Car de celuy le bien dois estimer,  
 Et si me fuict, comme sa non semblable;  
 Mais de cestuy le plaisir trop damnable  
 M'oste le droict par la Loy maintenu<sup>78</sup>.

L'amant devant l'aimée est frappé d'émotion et soumis;

Et ne puis, las, et ne puis vouloir bien,  
 Ne voulant celle, en qui gist l'espoir mien,  
 Et ne puis rien fors, ce que veult la dame,  
 De gui suis de cuer, de corps et d'ame<sup>79</sup>.

<sup>75</sup> N. Estienne, [dans:] J. Lavaud, *Quelques poésies oubliées...*, *Revue du XVI<sup>e</sup> siècle*, t. XVIII, Champion, 1931, p. 347.

<sup>76</sup> M. des Roches, [dans:] *Oeuvres des Dames...*, p. 1—2.

<sup>77</sup> De la Clavière, *op. cit.*, p. 191.

<sup>78</sup> Du Guillet, *Rymes*, [dans:] *Poètes du XVI<sup>e</sup>...*, p. 246.

<sup>79</sup> Saulnier, *Etude sur Pernelle...*, p. 42.

Les deux êtres en présence, c'est le moment le plus important qui décide du déroulement de la vie sentimentale ultérieure. La femme reste interdite devant l'apparition de son bien-aimé :

Mon oeil dit que mon coeur estoit tout en un tremble,  
Ma bouche sans discours, et qu'il a soutenu  
Luy seul tous les efforts de ce Dieu inconnu,  
Qui d'une sainte amour saintement nous assemble,

Mon cueur jure qu'il s'est pour le vostre changé  
Et que luy seul vous tient à nostre amour rangé,  
Ma bouche, maintenant veut affermer pour elle  
Que si ce n'eust esté son gracieux accueil  
Ny la force du cueur, ny la force de l'oeil  
N'eussent pas arreztez cette flamme nouvelle<sup>80</sup>.

Le pouvoir de l'amour a depuis toujours été reconnu. Marie de Romieu trouve une grâce incontestable et des accents modernes pour chanter la force de l'amour :

Au lieu d'un doux parler, d'une oeuillade amoureuse,  
D'un souris gratieux et d'un courtois accueil,  
Je ne sens que fierté, qui me remplit du dueil<sup>81</sup>.

Cependant, une excessive pudeur l'empêche de parler elle-même et la pousse à confier ses paroles à l'amant :

Hélas! je suis tout tien! demeure aussi mon mieux!  
Plus que mon cueur je t'aime et plus que mes deux yeux.  
Cil je suis qui, depuis un'annee passée,  
A eu de ton amour la poictrine offencée,  
Ainz le coeur tout navré; et je suis cil encore  
Qui adore, payen, de tes beaux cheveux l'or;  
Celuy qui, pour te voir, a fait mille voyages  
Par sentiers incogneus et par divers messages<sup>82</sup>.

Les femmes ne s'extasient pas devant le charme viril, Louise Labé exceptée. L'être aimé, dans ses sonnets, n'est point une image de vitrail ou d'Epinal, ni un paragon de vertus abstraites, mais l'amant qui se fait sentir, qu'on peut toucher; on voit et on entend son rire, on caresse des yeux son front, on tâte ses bras, ses mains, on peut baiser ses doigts un à un; les sons de sa voix plus que ceux du luth ou de

<sup>80</sup> C. des Roches, [dans:] *Oeuvres des Dames...*, p. 107—108.

<sup>81</sup> M. de Romieu, *Oeuvres poétiques*, Paris 1878.

<sup>82</sup> *Ibid.*

la viole s'égouttent dans le coeur de l'amante et se muent en pleurs, en soupirs, en plaintes (sonnet II). Pour les autres femmes-poètes du XVI<sup>e</sup> siècle il s'agit toujours d'une image et non d'un portrait. Voilà Catherine des Roches:

Un regard doux et fin...

Un pas qui soit gaillard, mais toutefois modeste,  
Un parler gracieux, un agreable geste,  
Voilà qu'en le voyant, je desire de voir<sup>83</sup>

Les poétesses de la Renaissance préfèrent faire parler l'amoureux qui décrit leur beauté. Elles suivent alors les préceptes à la mode dans le lyrisme du XVI<sup>e</sup> siècle, elles font vanter leurs yeux, leurs mains leurs cheveux. Catherine des Roches fait parler Sincero et le procédé de l'antithèse nous fait admirer son talent poétique, mais les termes („doux yeux", „poil blond crespé et délié"<sup>84</sup>) sont des clichés spécifiques des poètes de l'époque. Dans un autre sonnet, les mêmes termes s'orchestrent dans d'autres antithèses;

De vos cheveux dorez les agreables noeuds  
Et de vos yeux divins la rigueur humble-fièrè;  
Serrent tant doucement mon ame prisonniere,  
Que moymesme je suis de moymesme jaloux<sup>85</sup>.

Nicole Estienne, que le poète Jacques Grévin célèbre sous le nom d'Olympe, se fait, par l'intermédiaire de son amoureux, le portrait:

Ce petit oeil mignard, au dessous la vouture  
D'un sourcil brunissant, dont l'esclair radieux  
Resemble le flambeau...<sup>86</sup>

De même, Marie de Romieu, dans son *Eglogue d'un amant désespéré*, se plaît à se décrire: ses yeux sont chastes/ comme sa vie/, sa voix est cristalline:

Lorsque j'avois l'honneur de voir tes chastes yeux,  
De l'Inde me sembloit voir le plus precieux;  
Quand j'entendois ta voix à nulle autre pareille,  
Mon corps tressailloit d'aise et mon coeur de merveille<sup>87</sup>.

<sup>83</sup> Dans: *Oeuvres citées*, p. 106—107.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>86</sup> Raymond, *op. cit.*, p. 294.

<sup>87</sup> *Oeuvres poétiques*, p. 54.

D'où vient ce penchant? Excès de timidité ou de pudeur? La peur que l'on ne reconnaisse pas le bien-aimé est exclue (voir le senhal). Il s'agit peut-être de la prise de conscience de leur place privilégiée dans le cœur de l'homme et dans la société. En outre, elles ne veulent pas se montrer subjuguées par la virilité ni dominées par la force; elles ne veulent pas se montrer sous le charme en présence de l'homme (exception encore, et d'autant plus précieuse, Louise Labé).

Elles aiment l'amour, mais il est incontestable qu'elles tendent à regarder l'amant comme un objet un peu secondaire, ou tout au plus comme le serviteur de leur culte, et non comme leur maître<sup>88</sup>.

Nous serions d'accord avec la première partie de cette affirmation. Nous en rejetons la dernière. Les femmes du XVI<sup>e</sup> siècle sont conscientes du rôle de maître que joue l'homme dans leur vie; ce qu'elles aiment dans leurs amis n'est pas la soumission (exception: Catherine des Roches), ni la beauté corporelle, qui engendre l'ivresse des sens, mais l'esprit, la grâce, le savoir, les vertus:

...sa vertu, qui a l'aymer m'attire  
Plus que beauté: car sa grâce, et faconde,  
Me font cuyder la première du monde<sup>89</sup>.

Catherine des Roches énumère les qualités qu'elle voudrait voir chez à Sincero, elle retrace l'image de l'amoureux idéal qu'elle n'a, hélas, pas rencontré. Le dernier vers nous le dévoile d'ailleurs:

Je veux que Sincero soit gentil et accord,  
Né d'honnestes parens, je veux que la Noblesse  
Qui vient de la vertu orne sa gentillesse,  
Et qu'il soit temperant, juste, prudent et fort.

Combien nous sommes loin de l'idéal médiéval!

Je veux que Sincero m'ayme jusqu'à la mort,  
Me retenant du tout pour unique maistresse,  
Je veux que la beauté avecques la richesse  
Pour le favoriser se trouvent d'un accord,

Elle est au moins, sincère! Elle voudrait être la „maistresse“.

Je veux en Sincero une douce eloquence,

<sup>88</sup> De la Clavière, *op. cit.*, p. 254.

<sup>89</sup> Saulnier, *Etude sur Pernette...*, p. 67.

un regard doux et fin, une grave prudence,  
Un esprit admirable, et un divin sçavoir.

Les qualités physiques se mêlent aux qualités morales.

Un pas qui soit gaillard, mais toutesfois modeste,  
Un parler gracieux, un agreable geste,  
Voila qu'en le voyant je desire de voir<sup>90</sup>.

Bien trop pour un simple mortel.

Plus modeste et plus près de la vérité, Pernelle, à juste raison, vante „l'eloquence", „le sçavoir" et le „prys" de son amoureux et „s'en contente"<sup>91</sup>. Son éloge ressemble, sur son plan moral, à l'éloge que le troubadour fait à sa dame sur le plan physique (la plupart du temps). Permanence ou réinvention, à travers les siècles? Permanence, dirions — nous.

Nous avons simplement donné dans ce survol de l'idéologie amoureuse du lyrisme féminin français du XVI<sup>e</sup> siècle quelques points à envisager et à développer, une étude approfondie et exhaustive ne pouvant pas se confiner dans quelques pages. Le thème est généreux, l'amour étant le sentiment le plus naturel de l'homme, celui qui assure sa grandeur et sa beauté morales.

Université de Cluj Napoca  
Roumanie

Voichița Sasu

#### MIŁOŚĆ W KOBIECEJ LIRYCE FRANCUSKIEJ XVI WIEKU

Kobiety od dawna wpływały na życie umysłowe; poezja kobieca we Francji uwidacznia się począwszy od Marii z Francji. Wielkim tematem poezji lirycznej XVI w. była miłość. Choć platonizm wywarł decydujący wpływ na jej koncepcję, jednak trudno mówić, wbrew prof. Saulnier, o „nowym" wówczas „poczuciu godności kobiety", bo istniało ono już w średniowieczu, podobnie jak i posiew platonizmu znalazł glebę przygotowaną w wiekach poprzednich (S. Champier, M. Kuzañczyk). Platon łączył miłość z pięknnością duchową, stąd platonizm wykluczał zmysłowość (P. du Guillet, K. des Roches, Małgorzata z Nawarry). Rozróżnienie miłości boskiej i ziemskiej widać szczególnie u Małgorzaty z Nawarry. Widoczny jest również wpływ dawnej tradycji miłości czystej — stąd tematy erotyki średniowiecznej

<sup>90</sup> Dans: *Ceuvres citées*, p. 106—107.

<sup>91</sup> Dans: *Poètes du XVI<sup>e</sup>...*, p. 230.

(dyskrecja u K. des Roches, równość wobec miłości u M. de l'Aubespine). Wyjątkowość erotyki L. Labé tłumaczy się w pewnym sensie charakterem jej wychowania. W średniowieczu związek duchowy poprzedzał połączenie cielesne, w XVI w. połączenie cielesne poprzedzało związek duchowy, ale rozróżnienie między miłością ziemską a duchową było kategoryczne. Pojęcie namiętności ma swoje istotne znaczenie tylko u L. Labé, u innych miłość ma być źródłem moralnego doskonalenia. Z wyjątkiem L. Labé i M. de l'Aubespine poetki tego okresu nie wiążą miłości z upływem czasu: ma ona być nieskończona i nieśmiertelna. Zależność od męża (u M. des Roches), wrażenie, jakie na sobie wywierają kochankowie (K. des Roches), siła miłości (M. de Romieu), uroda kochanki lub kochanka — przy czym poetki, znowu z wyjątkiem L. Labé, nie są skłonne do okazania uległości wobec mężczyzny i szkicują obraz idealnego kochanka (K. des Roches) — to inne tematy kobiecej poezji miłosnej XVI w.

(Kazimierz Kupisz)